

# Entretien avec Benjamin Kahn — JUNE EVENTS 2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

*Focu Meu* est présenté les 3 et 4 juin 2026 au Carreau du Temple.

---

*Benjamin Kahn, quelle est la genèse de cette nouvelle création, Focu Meu, et d'où vient son titre ?*

Après ma trilogie de soli qui partait d'une question politique formulée de manière frontale, j'avais envie, avec une pièce de groupe, de maintenir une forme d'urgence et de continuer l'exploration hors de tout processus discursif. C'est dans ce déplacement qu'est apparue cette idée de brûlure. *Focu meu*, en dialecte calabrais, désigne une brûlure intérieure, quelque chose qui consume et met en mouvement dans le même temps, une sensation à la fois destructrice et motrice qui empêche de rester à l'endroit où l'on est. J'ai entendu cette expression en assistant à un cortège en Calabre, créée par une femme âgée comme une incantation. Il m'a semblé que c'était peut-être une entrée juste : partir d'un état plutôt que d'un sujet, de ce qui brûle en nous sans chercher à en expliciter les raisons.

*Quelles sont les formes de pratiques collectives qui vous ont particulièrement touché lors de ce séjour en Calabre ?*

Je me suis intéressé au tarentisme, qui recouvre des formes plus anciennes que la tarentelle folklorique – que l'on connaît davantage – mêlées de croyances et de pratiques sociales de l'ordre de « l'exorcisme ». Ce sont des espaces qui permettent de traverser collectivement des états de transe, de répétition, de fatigue extrême. Il ne s'agit pas de transposer ces pratiques, mais de comprendre ce qu'elles activent dans leur façon d'envisager le corps comme un lieu de passage, qui transpire, répète, se laisse traverser, transformer. Par ailleurs, les cortèges, processions, carnavaux, sont autant de moments qui déconstruisent les hiérarchies en fondant les individus dans un mouvement collectif. Je pense à cette sensation très particulière de propagation d'un flux d'ensemble que l'on éprouve lorsqu'on marche dans une manifestation, par exemple. Enfin, les pleureuses, ces femmes qui rejouent la tristesse pour permettre au collectif de traverser un deuil, m'ont particulièrement inspiré et m'ont conduit peu à peu à considérer le pleur comme une matière sonore et physique.

*Comment travaillez-vous cette matière vocale, créée, pleurée, soufflée, qui est au cœur de la pièce ?*

Toutes ces matières – voix, silence, vibration, saturation – font l'objet d'un travail global et orchestral sur les fréquences. La pièce commence d'ailleurs par un espace qui vibre presque seul, comme un chœur qui se déploie, à travers des accords, des pleurs, des cris, jusqu'à des infra-sons. La sensation physique s'installe avant que quoique ce soit ne soit donné à voir. La voix m'intéresse parce qu'elle ouvre immédiatement des espaces chez les spectateur.ices, qu'elle soit douce ou violente. Nous travaillons sur la polyphonie, les relais entre les voix et la manière dont le son se transmet et se métamorphose. C'est parfois très construit, parfois très simple, naturel, comme un souffle d'air. Ce qui importe est de créer un espace vibrant dans lequel le public puisse entrer physiquement, un espace de cohabitation et d'entrelacs entre silence, chœur et saturation et où, en quelque sorte, tout revient toujours au silence.

*Après vos chorégraphies très remarquées pour solistes, comment abordez-vous ce premier travail de groupe ?*

C'est vertigineux : je ne sais pas faire une pièce de groupe et c'est précisément pour cette raison que j'y vais (rire) ! Pour moi, six personnes au plateau, ce sont six solos. Ce qui m'intéresse, c'est la manière dont ces singularités coexistent, entrent en friction, sans les enfermer par une forme rigide qui risquerait de les absorber. Je me méfie des structures dans lesquelles les corps s'épuisent au service de la forme. Ce que je cherche, c'est un équilibre instable : jusqu'où la structure tient-elle ? À quel moment se fissure-t-elle ? Comment se transforme-t-elle en fonction des modalités dont les interprètes s'emparent ? Comment faire groupe sans effacer les individualités ?

*Comment cette réflexion sur les formes de transformation collective, en particulier le deuil, s'inscrit-elle dans votre travail ?*

Ce qui m'interroge aujourd'hui, c'est notre difficulté à faire place au deuil. Nous sommes saturés d'images de violence, de morts, d'informations, de chiffres, mais où sont les espaces qui permettent de traverser cela ensemble ? Pour moi, des formes comme le cri, le chant, la marche ou l'épuisement peuvent ouvrir des passages. Non pas des solutions, mais des espaces où quelque chose peut circuler et se transformer. Je ne demande pas aux interprètes de raconter leur histoire intime ; ce qui est intéressant, c'est de chercher comment, à travers leurs corps différents, quelque chose – sans même avoir besoin d'être nommée – s'épanouit, comme un espace mystérieux et commun qui accueille la pluralité des intensités de leurs états physiques et émotionnels. Il y a à cet endroit une forme de tension, presque de lutte, mais qui permet peut-être de traverser cette violence sans la lisser.